Document généré le 25 avr. 2024 11:02

Vie des arts

Vie des arts

L'univers fantastique de Fablo

Richard Déziel

Volume 24, numéro 98, printemps 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/54658ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Déziel, R. (1980). L'univers fantastique de Fablo. *Vie des arts*, *24*(98), 40–41.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'UNIVERS FANTASTIQUE DE FABLO

1. FABLO
Du rêve à l'imagination, une vie.
Triptyque:
Le divin, l'humain, le démoniaque.
Huile sur toile; 101 cm 6 x 121,9.

2. *Fissure spatiale.*
Huile sur toile; 99 cm x 121,9.

En passant la porte de l'atelier du peintre Fablo, avenue Jeanne-d'Arc, on se sent envahi par le calme et par l'ordre qui y règnent. Sur les murs, plusieurs de ses tableaux; dans le petit salon, un Utrillo magnifique. Fablo me fait visiter son appartement. Il me fait remarquer, avec une certaine fierté, qu'il en a réalisé personnellement la décoration et qu'il a même fabriqué certains des meubles qui s'y trouvent.

Serge-Ventadour Fablo est né à Chamalières, en France. Son père, pâtissier, espérait que son fils lui succéderait, mais celui-ci, qui veut devenir peintre, quitte, à 21 ans, la maison familiale. Pendant quelques mois, il travaille en France, se rend ensuite aux Antilles et vient enfin au Québec. Il est ici depuis maintenant dix ans.

Richard Déziel – Quelles furent vos premières expériences en arrivant à Montréal?

Fablo – Je suis passé par une période d'indécision qui a duré deux ans. Je suis entré au Cegep de Maisonneuve pour y organiser l'atelier de peinture et puis, en voyant vivre les jeunes autour de moi, j'ai subi leur influence. Déjà, j'étais attiré par la peinture fantastique mais je ne possédais pas l'état d'esprit nécessaire. Petit à petit, je me suis créé mon monde. J'ai été un des premiers, ici, à toucher ce genre de peinture.

R.D. – Lorsqu'on pense à Fablo, on pense automatiquement à la fourmi.

F. – Les fourmis reviennent toujours, et c'est le symbole que j'utilise dans mes tableaux; symbole d'évolution, de société secrète. La fourmi est un insecte qu'on retrouve sous toutes les latitudes et qui a des caractères très spéciaux. Il est amusant de penser que si, un jour, il se produisait un accident nucléaire, la fourmi ou le termite serait le seul insecte à pouvoir lui résister.

R.D. – Votre premier tableau mythologique, *La Chute d'Icare,* date de 1977. Avez-vous l'intention de revenir à ce genre?

F. – C'est un genre que j'aimais bien, et j'aurais volontiers continué dans cette veine, mais d'autres priorités se sont présentées. Depuis quelque temps, je reprends des thèmes religieux: le Christ, l'arche de Noé. En fin de compte, le Christ fut un être surhumain. Il y a une grande distance entre ce qu'il était et ce que les hommes en ont fait, et cette marge me fascine. Le fait religieux m'intéresse parce que je m'aperçois que, dans notre système économique très avancé, on risque, à l'échelle de la planète, de perdre une valeur essentielle: l'amitié.

R.D. – Votre peinture semble provoquer un certain malaise chez le spectateur.

F. – C'est exact. On m'a dit, lors d'un entretien à la télévision de Radio-Québec, que ma peinture inquiète un certain public. Ce n'est pas là mon intention. Je travaille en solitaire. Pour mon plaisir d'abord, je peins une chose que j'aime, que j'apprécie. S'il arrive qu'un spectateur ne soit pas en mesure de suivre ma démarche, il est possible que je le perturbe. Comme Van Gogh, Gauguin et beaucoup d'autres l'ont fait. C'est pour cette raison que les débuts d'un artiste, quel qu'il soit, sont toujours difficiles. Il lui reste à améliorer sa technique, à élaborer un style qui lui soit propre et à communiquer des idées qui lui tiennent à cœur.

R.D. – D'où provient votre goût pour les couleurs froides? Vous les utilisez beaucoup.

F. – La rigueur de l'hiver stimule l'esprit créateur, du moins en ce qui me concerne. Après avoir pataugé dans la neige fondante et subi des températures au-dessous de zéro, le chevalet devient un refuge où la lutte s'engage. L'hiver rend combatif. Mes couleurs sont, à l'image de la saison, très froides. Je vis avec mes pinceaux . . . Ce n'est pas une fonction mais un mode de vie qui prend entièrement. La peinture est une maîtresse jalouse et exigeante. A la suite de la moindre négligence ou d'une absence même courte, on risque de perdre tout sens des valeurs. Je pense que cela est vrai de tous les artistes. Pour eux, l'art doit être une priorité absolue. Peut-être même ne devraient-ils s'intéresser à rien d'autre.

R.D. – Travaillez-vous en fonction d'expositions?

F. – Pas nécessairement, mais je mets deux ans à en préparer une. Des tableaux sont manqués, d'autres ne verront jamais le jour. Un peintre a besoin de recul, sinon il devient une machine à produire. Comme ma technique est très minutieuse, je produis à peine, en deux ans, les soixante tableaux indispensables pour tenir une exposition.

R.D. – Pourquoi avez-vous choisi la peinture comme moyen d'expression?

F. – Par goût et, en fin de compte, par incapacité de faire autre chose. Après mon service militaire, j'ai travaillé avec mon père mais, dès ma majorité, j'ai quitté mes parents et je suis devenu peintre. Utrillo m'a beaucoup influencé, au début. Il a peint Montmartre, la neige, les murs lépreux, les rues abandonnées. On a dit de lui qu'il était un peintre maudit. Sa vie, l'alcool aidant, a été très pénible. Mais, le premier, il m'a donné le désir de peindre, le goût de la couleur, des nuances, de la pâte, de l'odeur de la térébenthine, de tout ce que la peinture apporte. Ensuite, il y a eu Van Gogh ainsi que Gauguin, quand j'étais dans les Antilles. Parmi les peintres québécois, je pense à Fortin, à Pellan – il y en a plusieurs qui auraient pu m'influencer mais je ne suis pas né ici et je ne possède pas leur mentalité. Un bon peintre m'influence toujours, car je suis très influençable. Mes livres de chevet, si j'ose dire, sont Bosch, Breughel et Dali.

R.D. – Quand votre carrière a-t-elle pris un tournant décisif?

F. – Mon grand problème, au début, ce fut de ne pas savoir que dire et que faire. On découvre la vie dans ses premières années . . . péniblement. Quand on atteint une certaine maturité, on voit la vie avec du recul, avec une certaine poésie et, même, avec une pointe de désenchantement; on peut alors mieux s'exprimer, parler de son art. Si la première préoccupation d'un peintre est de faire des tableaux et de s'exprimer à travers eux, il n'en reste pas moins qu'il lui faut aussi assurer sa subsistance. Il arrive que des peintres vivent de leur peinture de leur vivant. C'est le cas de Picasso, qui en a bien vécu, de Dali, qui en vit encore largement; ce n'est pas le cas de la majorité.

R.D. – Et que pensez-vous des galeries?

F. – Pour un artiste, la galerie est une nécessité. J'aime mieux passer mon temps à peindre qu'à poursuivre le client. D'ailleurs, que lui dirais-je? Que mes tableaux sont beaux, que je suis un grand peintre? Je préfère garder mon énergie pour peindre, parce que c'est mon métier. J'ai eu l'avantage, en arrivant à Montréal, de trouver un directeur de galerie qui s'est intéressé à ma peinture et qui m'a fait confiance. Cela donne d'excellents résultats.

Enfin, Fablo m'explique qu'il continue à évoluer, qu'il cherche à progresser. Son exposition a obtenu un succès considérable. Tous les tableaux ont été vendus. Mais, ce qui lui importe davantage, c'est de continuer à inventorier le monde fantastique.

2